

M. LOUIS TURMEL, DEPUTÉ, A ÉTÉ ARRÊTÉ HIER

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2518. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Dimanche
7
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

POUR QUE CETTE GUERRE SOIT LA DERNIÈRE



DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME — 1791 —

PREAMBULE. LE PEUPLE FRANÇAIS, convaincu que l'oubli et le mépris des droits naturels de l'homme sont les seules causes des maux du monde, a résolu d'exposer, dans une déclaration solennelle, ces droits sacrés et inaliénables, afin que tous les citoyens, pouvant compter sans cesse les actes du Gouvernement avec le but de toute constitution sociale, ne se laissent jamais opprimer et avilir par la tyrannie ; afin que le Peuple ait toujours devant les yeux les bases de sa liberté et de son bonheur ; le Magistrat, la règle de ses devoirs ; le Législateur, l'objet de sa mission.

En conséquence, il proclame, en présence de l'Être-suprême, la DÉCLARATION suivante :

ARTICLE PREMIER. Le but de la société est le bonheur commun. Le Gouvernement est institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels et imprescriptibles.

ART. 2. Ces droits sont l'égalité, la liberté, la sûreté, la propriété.

ART. 3. Tous les hommes sont égaux par la nature et devant la loi.

ART. 4. La loi est l'expression libre et solennelle de la volonté générale ; elle est la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse ; elle ne peut ordonner que ce qui est juste et utile à la société ; elle ne peut défendre que ce qui lui est nuisible.

ART. 5. Tous les citoyens sont également admissibles aux emplois publics.

Les peuples libres ne connaissent d'autres motifs de préférence dans leurs élections que les vertus et les talents.

ART. 6. La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme de faire tout ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui ; elle a pour principe la nature, pour règle la justice, pour sauvegarde la loi ; sa limite morale est dans cette maxime : "Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait."

ART. 7. Le droit de manifester sa pensée et ses opinions, soit par la voie de la presse, soit de toute autre manière, le droit de s'assembler paisiblement, le libre exercice des cultes, ne peuvent être interdits. La nécessité d'enoncer ces droits suppose ou la présence ou le souvenir du despotisme.

ART. 8. La sûreté consiste dans la protection accordée par la société à chacun de ses membres pour la conservation de sa personne, de ses droits et de ses propriétés.

ART. 9. La loi doit protéger la liberté publique et individuelle contre l'oppression de ceux qui gouvernent.

ART. 10. Nul ne doit être accusé, arrêté ou détenu que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites. Tout citoyen appelé ou saisi par l'autorité de la loi doit obéir à l'instant ; il se rend coupable par la résistance.

ART. 11. Tout acte exercé contre un homme hors des cas et sous les formes que la loi détermine est arbitraire et tyrannique ; celui contre lequel on voudrait l'exécuter par la violence a le droit de le repousser par la force.

ART. 12. Ceux qui solliciteraient, expédieraient, signeraient, exécuteraient ou feraient exécuter des actes arbitraires sont coupables et doivent être punis.

ART. 13. Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

ART. 14. Nul ne doit être jugé et puni qu'après avoir été entendu ou légalement appelé, et qu'en vertu d'une loi promulguée antérieurement au délit. La loi qui punirait des délits commis avant qu'elle existât serait une tyrannie ; l'effet rétroactif donné à la loi serait un crime.

ART. 15. La loi ne doit décerner que des peines strictement et évidemment nécessaires ; les peines doivent être proportionnées au délit et utiles à la société.

ART. 16. Le droit de propriété est celui qui appartient à tout citoyen de jouir ou de disposer à son gré de ses biens, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie.

ART. 17. Nul genre de travail, de culture, de commerce, ne peut être interdit à l'industrie des citoyens.

ART. 18. Tout homme peut engager ses services, son temps ; mais il ne peut se vendre ni être vendu ; sa personne n'est pas une propriété aliénable. La loi ne reconnaît pas de domesticité ; il ne peut exister qu'un engagement de soins et de reconnaissance entre l'homme qui travaille et celui qui l'emploie.

ART. 19. Nul ne peut être privé de la moindre portion de sa propriété, sans son consentement, si ce n'est lorsque la nécessité publique l'exige, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.

ART. 20. Nulle contribution ne peut être établie que pour l'utilité générale. Tous les citoyens ont le droit de concourir à l'établissement des contributions, d'en surveiller l'emploi, de s'en faire rendre compte.

ART. 21. Les secours publics sont une dette sacrée. La société doit la subsistance aux citoyens malheureux, soit en leur procurant du travail, soit en assurant les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler.

ART. 22. L'instruction est le besoin de l'homme. La société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la raison publique et mettre l'instruction à la portée de tous les citoyens.

ART. 23. La garantie sociale consiste dans l'action de tous pour assurer à chacun la jouissance et la conservation de ses droits ; cette garantie repose sur la souveraineté nationale.

ART. 24. Elle ne peut exister si les limites des fonctions publiques ne sont pas clairement déterminées par la loi et si la responsabilité de tous les fonctionnaires n'est pas assurée.

ART. 25. La souveraineté réside dans le peuple ; elle est une et indivisible, imprescriptible et inaliénable.

ART. 26. Aucune portion du peuple ne peut exercer la puissance du peuple entier ; mais chaque section du peuple souverain assemblée doit jouir du droit d'exprimer sa volonté avec une entière liberté.

ART. 27. Que tout individu qui usurperait la souveraineté soit à l'instant mis à mort par les hommes libres.

ART. 28. Un peuple a toujours le droit de revoir, de réformer et de changer sa Constitution ; une génération ne peut assujettir à ses lois les générations futures.

ART. 29. Chaque citoyen a un droit égal de concourir à la formation de la loi et à la nomination de ses mandataires ou de ses agents.

ART. 30. Les fonctions publiques sont essentiellement temporaires ; elles ne peuvent être considérées comme des distinctions ni comme des récompenses, mais comme des devoirs.

ART. 31. Les délits des mandataires du peuple et de ses agents ne doivent jamais être impunis. Nul n'a le droit de se prétendre plus inviolable que les autres citoyens.

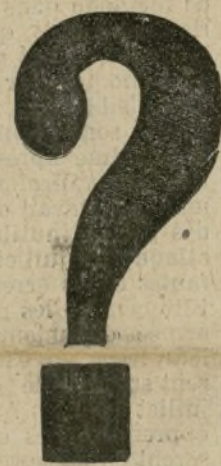
ART. 32. Le droit de présenter des pétitions aux dépositaires de l'autorité publique ne peut, en aucun cas, être interdit, suspendu ni limité.

ART. 33. La résistance à l'oppression est la conséquence des autres droits de l'homme.

ART. 34. Il y a oppression contre le corps social lorsqu'un seul de ses membres est opprimé ; il y a oppression contre chaque membre lorsque le corps social est opprimé.

ART. 35. Quand le gouvernement viole le droit du peuple, l'insurrection est pour le peuple et pour chaque portion du peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs.

DÉCLARATION DES DROITS DES NATIONS — 191. ? —



La Révolution française a fixé les droits de l'homme et du citoyen qui sont à la base de toute société digne de ce nom. Mais nulle autorité officielle, dans aucun pays, ne s'est encore souciee d'édifier cette Société des Nations, dont on parle tant et dont le président Wilson a souligné l'importance essentielle pour l'avenir du monde.

Lorsque cette guerre — le plus grand fléau dont l'humanité ait jamais souffert — sera terminée, il faudra conjurer les guerres à venir. On s'est aperçu, en 1914, qu'un mécanisme manquait dans le monde : celui qui rendrait impossibles les attentats de la Force et qui solidariserait tous les peuples contre l'agression qui frapperait l'un d'entre eux. Ce mécanisme, c'est la Société des Nations, qui substituera la proclamation du Droit au recours à la violence et qui tranchera, selon la justice et sans effusion de sang, les querelles entre Etats. Le conflit actuel, quelques sacrifices qu'il ait imposés, ne serait pas stérile s'il avait engendré cette organisation nouvelle et soustrait les générations futures aux atrocités que nous avons connues.

QUE SERA CETTE SOCIÉTÉ DES NATIONS

à la fois collectivité vivante et tribunal permanent ?

Comment se constituera-t-elle ?

Comment fonctionnera-t-elle et par quels organes ?

Quels moyens d'action mettra-t-elle en œuvre ?

De quelles sanctions disposera-t-elle contre ceux qui contreviendraient à ses décisions ?

Nous faisons appel à tous les hommes — et aussi à toutes les femmes — de sens droit et de jugement éclairé pour qu'ils nous aident à répondre à ces questions et à établir, en regard de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, la Charte de la Société des Nations.

C'EST UN DEVOIR, POUR TOUT BON FRANÇAIS, DE TRAVAILLER A LA SOLUTION DU PROBLÈME DONT DEPEND L'AVENIR DE L'HUMANITÉ.

Ayuntamiento de Madrid

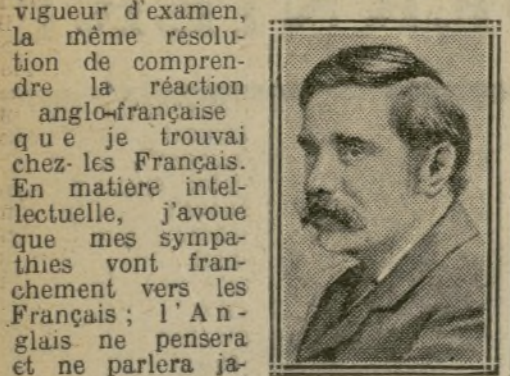
FRANÇAIS ET ANGLAIS

PAR

H. G. WELLS

EXCELSIOR est heureux d'offrir à ses lecteurs la primeur de ce parallèle tracé par l'illustre écrivain anglais dans des pages encore inédites :

Tous les Français que j'ai rencontrés en France me parurent penser aux Anglais ou en parler. Les Anglais apportent leur propre atmosphère avec eux. Pour commencer, ils ne sont pas si parlants et je ne trouvais pas chez eux quelque chose de semblable à la même vigueur d'examen, la même résolution de comprendre la réaction anglo-française que je trouvais chez les Français. En matière intellectuelle, j'avoue que mes sympathies vont franchement vers les Français ; l'Anglais ne pensera et ne parlera jamais clairement tant qu'il n'aura pas jeté à la porte de ses écoles publiques le « grec » cléricale et les feintes « humanités » pour y faire rentrer les études sincères et les humanités réelles ; notre peu ingénieux compromis anglican est comme un rhume dans le cerveau anglais et l'éducation supérieure en Angleterre est un entraînement à la paresse intellectuelle. C'est toujours un lamentable état de choses, mais pour l'instant il est particulièrement lamentable parce que des opportunités formidables pour le bien de l'humanité ont pour pivot la possibilité d'une complète et entièrement franche entente mutuelle entre les Français, les Italiens et les Anglais. Depuis des années, il y a en France un nombre très considérable de gens qui étudient systématiquement la pensée anglaise et le progrès anglais. Sur presque toutes les questions d'opinion courante anglaise et sur les plus courantes questions sociales anglaises, c'est en France qu'on trouve les meilleures études. Mais il y a eu peu ou prou d'activité réciproque. Les Anglais en France semblent confiner leurs études françaises à la *Vie Parisienne*. C'est ce qu'on leur a appris à attendre de la littérature française.



M. H. G. WELLS

Il ne peut y avoir de doute pour un esprit raisonnable que cette guerre lie ensemble très intimement la France et l'Angleterre. Elles n'osent pas se quereller avant au moins cinquante ans. Elles sont obligées à jouer un rôle central dans la Ligue mondiale pour empêcher la guerre qui doit suivre cette lutte. Il ne peut y avoir de question au sujet de leur union pratique. C'est une chose qui doit être. Mais il est remarquable que, tandis que les Français cherchent par tous les moyens à connaître les Anglais afin d'utiliser au mieux cette union, cette étrange incurie anglaise atteigne les proportions les plus monumentales en cette affaire.

Aussi n'y a-t-il pas beaucoup à dire sur ce que les Anglais pensent des Français. Ils ne pensent pas du tout. Ils sentent. Au début de la guerre, alors que la victoire de la France paraissait douteuse, il y eut en Angleterre un énorme sentiment en faveur de la France ; cela ressemblait au sentiment inexplicable qu'on a pour un frère. On aurait dit que l'Angleterre s'était découverte un nouvel instinct. Si la France s'était repliée comme un chiffon de papier, les Anglais se seraient battus avec passion pour la restaurer ; c'est de l'histoire ancienne aujourd'hui.

Aujourd'hui, les Anglais sont toujours fraternels et fraternellement fiers ; mais, d'une façon muette, ils sont éblouis. Depuis que commença l'attaque allemande sur Verdun, les Français ont accompli un *crescendo*. Aucun de nous n'eût pu l'imaginer. A beaucoup d'entre nous, il ne paraissait pas possible à la fin de 1915 que l'Allemagne ou la France pût tenir une autre année. Il y avait beaucoup d'anxiété secrète pour la France. Elle a cédé la place maintenant à une confiance et une admiration sans bornes. Dans leur étonnement, les Anglais sont portés à oublier la grandeur de leur propre effort, les millions de soldats, les camions innombrables, le torrent sans fin de munitions qui se déverse en France pour venger la petite armée de Mons. Il nous semble naturel que nous fassions de tels prodiges en ces circonstances. Je suppose que c'est merveilleux, mais, comme Anglais-type, je ne ressens pas du tout que ce soit merveilleux. Je ne le ressens même pas lorsque je vois les avions anglais le confirmer en survolant Martinpuich, sans qu'un appareil allemand se montrât. Puisque Michel l'a voulu, ils étaient là, enfin.

Jusqu'à l'offensive de la Somme on a beaucoup douté en France de la vigueur de l'effort anglais. Il n'en paraissait plus rien lorsque j'atteignis Paris en août. Il ne restait nulle part l'ombre d'un doute sur la puissance et la loyauté des Anglais. Ces assurances préliminaires doivent être faites parce que c'est dans la nature de l'esprit français de critiquer et il ne faudrait pas supposer que des critiques de détails et de méthode pussent affecter la fraternité et l'entière confiance mutuelle qui sont l'âme des relations anglo-françaises.

D'abord les Français ont été considérablement étonnés par la valeur du simple soldat dans nos nouvelles armées. Un colonel d'un régiment colonial m'a dit quelque chose de presque incroyablement presque incroyable venant d'un Fran-

çais : c'était un cas trop solennel pour des compliments ou des exagérations poétiques ; il me dit d'un ton d'émouvant et de conviction : « Ils sont aussi bons que les autres » : c'était au-dessus de toute louange possible.

Cela comprend toute sorte de soldats anglais. A moins qu'un *kilt* ne l'aide, le Français ordinaire est incapable de distinguer entre une sorte de soldat anglais ou une autre. Il ne peut distinguer — que nos ardents nationalistes marquent le fait — un Cockney d'un Irlandais ou l'accent de Cardiff de celui d'Essex. Il les trouve tous joyeux, d'une façon extravagante, irrésistibles et généreux « comme de bons enfants ». Sa louange, ici, est un peu teintée de doute. L'Anglais est insouciant — l'insouciance dans la bataille, les Français peuvent la comprendre, — mais il l'est aussi à propos du pain du lendemain et, le soir, il ne s'occupera pas si sa tente n'a rien à craindre d'un ouragan durant la nuit.

Le Français est frappé aussi par ce fait que les Anglais chantent beaucoup plus que les soldats français et qu'ils paraissent avoir une passion pour les mauvaises chansons lugubres. A cela il sourit et hausse les épaules et, à vrai dire, que pourrions-nous faire d'autre en présence de ce mystère ? En tout cas la légende du « flegmatique » Anglais a été jetée aux quatre vents du ciel par les canons du front occidental. Les hommes sont froids dans l'action, c'est vrai, mais, pour le reste, ils sont, d'après le jugement français, du vit-argent.

Mais lorsqu'on arrive aux méthodes anglaises, alors commencent les difficultés du Français poli. Traduisant des allusions ou des déclarations, devinant ce que cachaient certaines réserves, je puis dire que les Français ont très peu d'admiration pour la façon dont nos officiers supérieurs organisent leur tâche ; ils sont désagréablement impressionnés par un manque général d'application et de méthode dans notre commandement. Ils considèrent que nous économisons des cerveaux et gaspillons du sang. Ils sont choqués par la façon dont les hommes visiblement incompetents ou insuffisants sont maintenus dans leur situation même après de sérieux échecs et ils furent profondément émus par les mauvais travail d'état-major et les lourdes pertes inutiles de notre première attaque de juillet. Ils condamnaient les fautes et les errements de l'offensive de 1915 comme les peines nécessaires d'une armée « amateur » ; ils avaient appris leur leçon en Champagne, mais ils furent surpris de découvrir combien en juillet 1916 les Anglais avaient encore à apprendre. Les officiers anglais s'excusèrent en déclarant qu'ils étaient encore des amateurs. « Ce n'est pas une raison, dit le Français, pour qu'ils soient de mauvais amateurs ».

Aucun Français ne m'a dit toutes ces choses, mais il était clair comme le jour qu'ils les pensaient. Je pouvais un de mes guides sur ce sujet ; je lui dis que c'était le devoir très net des autorités militaires françaises de critiquer sévèrement les méthodes militaires anglaises si elles les trouvaient mauvaises. « Ce n'est pas facile, répondit-il, beaucoup d'officiers anglais ne croient pas avoir encore quelque chose à apprendre. Et les Anglais n'aiment pas qu'on leur dise certaines choses. Que pourrions-nous faire ? Nous pourrions difficilement envoyer un officier français dans vos quartiers généraux à titre d'instructeur. » Lorsque j'essayai d'attirer le général de Castelnau sur cette dangereuse question, il me répondit simplement : « Il n'y a qu'une façon d'apprendre à faire la guerre, c'est de faire la guerre. »

H. G. WELLS.

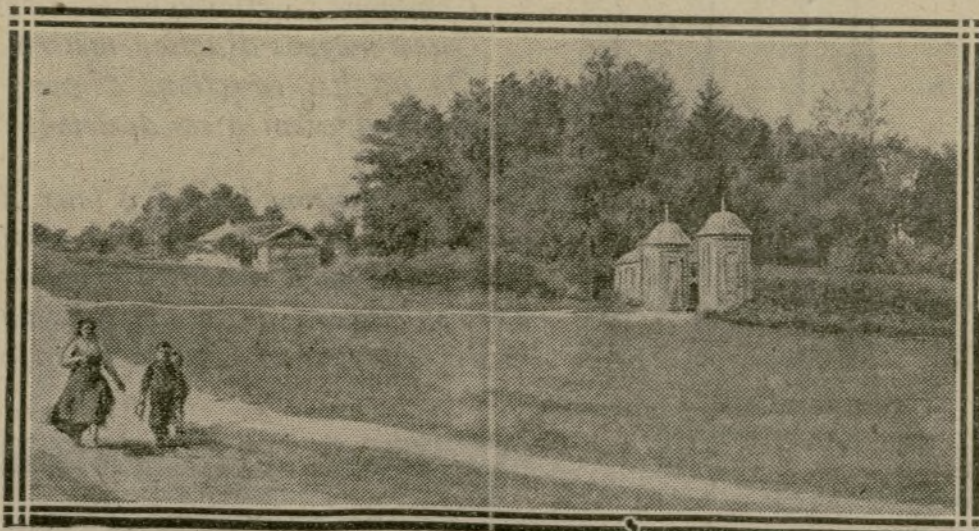
(Traduction Cecil Georges-Bazille) (1)

(1) Extrait de « La Guerre et l'Avenir », un volume en préparation. Albin-Michel, éditeur.

Le gouvernement russe décore le général Sarraïl

SALONIQUE, 6 octobre. — Au nom du gouvernement russe, le général Artamanoff a remis hier matin au général Sarraïl, commandant en chef des armées alliées d'Orient, les insignes de l'ordre de Saint-Vladimir.

La maison de Tolstoï pillée par des paysans



L'ENTRÉE D'ISNAIA POLIYAVNA. — AU FOND, LE VILLAGE.

PETROGRAD, 6 octobre. — Des paysans ont pillé une partie de la propriété Isnaia Poliana, de Tolstoï.

LE CHANCELIER MICHAELIS N'aura pas fait long feu

On annonce son remplacement imminent par von Kühlmann, qui serait le « chancelier de la paix ».

Cependant les Allemands les plus partisans d'une paix de conciliation ne rabattent rien de leurs exigences.

Les Allemands sont assez irrités de voir qu'à tout instant les Alliés dénoncent leurs pièges et leurs manœuvres au lieu d'y tomber. C'est qu'à force de vouloir jouer au plus au gouvernement impérial a mis tout le monde en défiance, et cette défiance est très justifiée. Il y aurait même danger à s'en départir.

Aujourd'hui, par exemple, le bruit court — et c'est de source allemande qu'il a commencé à se répandre — que M. de Kühlmann pourrait bien remplacer le Dr Michaelis et devenir le « chancelier de la paix ». A l'épreuve, le Dr Michaelis se serait trouvé trop raide, trop absolu, trop Prussien, tandis que M. de Kühlmann aurait le tact diplomatique avec l'esprit de transaction et la souplesse nécessaires pour la période délicate d'une entrée en négociations.

On a essayé en effet d'établir une distinction entre le chancelier et le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères en se fondant sur les nuances de leurs déclarations respectives au Reichstag après la réponse de l'Allemagne au pape. Mais s'il y a eu, en effet, entre les deux discours quelques différences de ton, la raison en est qu'aucun des deux ne s'adressait au même public. Le chancelier parlait pour l'intérieur ; docile aux instructions de Hindenburg et à l'influence panzermaniste, il a tenu un langage énergique et intransigeant. Le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, parlant pour l'extérieur, c'est-à-dire pour les Alliés, a fleuri son vocabulaire et employé un langage conciliant, tandis que ses interprètes, comme Erzberger, renchérisaient et affirmaient que, du discours de M. de Kühlmann, il se dégage, clair comme le jour, que l'Allemagne partage entièrement les vues du comte Czernin sur la paix.

En somme, chancelier et secrétaire d'Etat se partagent la besogne. Les deux personnages remplissent chacun une fonction nécessaire : si Kühlmann venait à remplacer Michaelis, il jouerait à lui seul les deux rôles, et c'est tout ce qu'il y aurait de changé. D'ailleurs, à l'intérieur, la tâche est plus facile qu'il ne semble. Les Allemands sont contents lorsque leur gouvernement parle de paix. Mais ils l'approuvent de ne pas renoncer purement et simplement à la Belgique et de vouloir utiliser « leur conquête » comme un objet de compensation, selon la formule qu'employait encore il y a deux jours la *Gazette de Francfort*, qui fait campagne pour la « paix de conciliation ».

Si les conciliateurs en sont là, on juge où en sont les autres. — J. B.

Le Vatican a transmis à Londres la réponse des empires centraux

La réponse des Empires centraux à la note du Pape vient d'être transmise par le Vatican au gouvernement britannique. Cette note est accompagnée d'une lettre du cardinal Gasparri. Ni l'une ni l'autre n'a encore été communiquée au gouvernement français.

Des agresseurs mystérieux dérobent au comte Kanitz des papiers fort importants

Le kaiser, en apprenant, manifeste une vive émotion

BERNE, 6 octobre. — Les journaux allemands mènent grand bruit autour d'une agression dont vient d'être victime le comte von Kanitz, grand-maître des cérémonies impériales.

Le comte von Kanitz regagnait, l'autre soir, son domicile à Berlin quand il fut soudain attaqué, terrassé, frappé, dépouillé. On le releva, quelque temps après, évanoui. Il fut impossible de relever la trace de ses agresseurs.

Le kaiser, mis au courant de cet incident, est entré dans une violente colère, car il paraît certain que des documents secrets et d'une grande importance ont été dérobés par les auteurs de ce mystérieux coup de main. La police de Berlin est sur les dents.

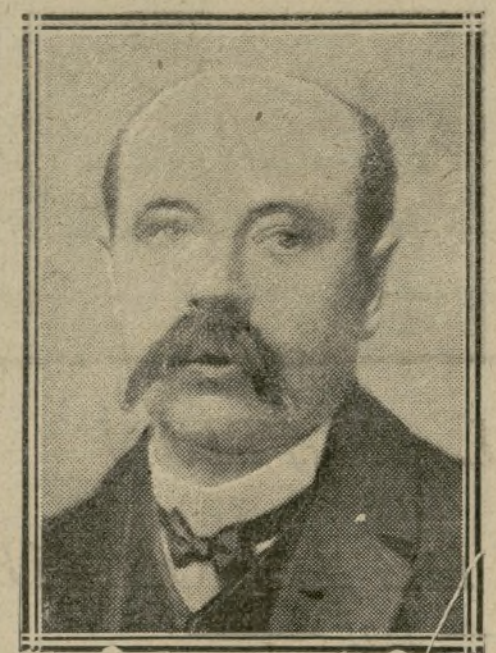
M. TURMEL EST ARRÊTÉ

Il fut appréhendé hier, au moment où il quittait le Palais de Justice.

Cette mesure est provoquée par le grand nombre de voyages que l'inculpé faisait en Suisse et par les sommes qu'au retour de ces voyages on le voyait changer en banque.

Le 18 septembre, M. Herbaux, procureur général près la cour d'appel de Paris, avait adressé à la Chambre une demande en autorisation de poursuites contre M. Turmel. La suspension de l'immunité parlementaire ayant été accordée, une instruction fut ouverte contre le député des Côtes-du-Nord, sous l'inculpation de commerce avec l'ennemi. On se rappelle toutes les phases de l'information, et les divers moyens de procédure auxquels recoururent M. Turmel et son défenseur, M^e Jacques Bonzon. Qu'il nous suffise d'indiquer que l'huissier Cousin bénéficia d'un non-lieu dans la plainte en vol portée contre lui par le député de Guingamp.

Hier matin, M. Turmel s'était rendu au Palais de justice pour faire opposition à



M. TURMEL

cette ordonnance devant la chambre des mises en accusation. Après avoir déjeuné à la buvette, le député de Guingamp quittait le Palais vers une heure lorsque, devant la grille monumentale, M. Darrou, commissaire aux délégations judiciaires, l'aborda en le priant de bien vouloir l'accompagner jusqu'à son cabinet, quai des Orfèvres.

M. Léon Daudet a eu hier deux longs entretiens avec le capitaine Bouchardon

Le capitaine rapporteur Bouchardon avait convoqué M. Léon Daudet pour mardi prochain ; mais, à la suite de la séance de la Chambre de jeudi, l'audition du directeur de l'Action française a eu lieu hier matin.

M. Léon Daudet est arrivé au Palais de Justice vers dix heures. Il était accompagné de M. Champenois, de l'Action française, qui l'attendait pendant sa comparution dans les couloirs des locaux du troisième conseil de guerre, en compagnie de nombreux journalistes. En raison de l'existence du cabinet de l'officier rapporteur, M. Daudet a été interrogé par ce magistrat dans la salle du conseil, où il est demeuré en tête à tête avec M. Bouchardon et son greffier jusqu'à près de midi.

À quatre heures, M. Léon Daudet a repris la suite de sa déposition. Il a remis au capitaine Bouchardon un certain nombre de documents faisant partie du volumineux dossier qu'il avait apporté. À six heures, M. Daudet quittait le capitaine rapporteur.

Interrogé par les nombreux journalistes qui l'attendaient, il répondit que, la justice étant saisie, il ne pouvait faire aucune déclaration.

Avant cette deuxième partie de la déposition du directeur de l'Action française, le capitaine Bouchardon avait interrogé, de deux heures à quatre heures, Jacques Landau, en présence de M^e Charles Philippe, son défenseur.

M. Léon Daudet serait de nouveau entendu lundi et peut-être encore mardi.

Les voyages de Bolo en Italie et en Espagne

A Biarritz, Bolo pacha était depuis longtemps suspect. Dès le début des hostilités, une surveillance étroite avait été organisée par le préfet des Basses-Pyrénées sur les agissements et les déplacements de Bolo pacha.

Il est exact que M. et Mme Bolo ont eu des relations officielles avec la municipalité de Bayonne dans les circonstances suivantes : Mme Bolo, placée en 1914-15 par le maire à la tête d'une salle d'hôpital organisée par le lycée de la ville, fut ensuite envoyée officiellement en mission à Lyon pour faire un rapport sur l'organisation des formations sanitaires de cette ville. Bolo pacha l'accompagnait et il en profita pour se rendre en Italie.

Mme Bolo, s'étant aperçue de la surveillance dont elle était l'objet, s'en plaignit amèrement et demanda la révocation du procureur, M. Marty ; du commissaire de police de Biarritz, M. Daillet, et du commissaire spécial de la frontière, M. Camus.

Bolo pacha allait en Espagne quand bon lui semblait. Cependant, une fois il fut arrêté ; c'est qu'il avait voulu se servir de son automobile.

Le commissaire spécial, M. Camus, sur l'insistance de Bolo, téléphona au préfet qui lui répondit : « Pas plus Bolo qu'un autre ».

Et Bolo dut passer la frontière en chemin de fer.

SITUATIONS Brochure envoyée franco PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

M. Turmel pâlit, mais ne fit aucun geste de protestation. Jusqu'à trois heures, il demeura dans le cabinet du magistrat qui lui avait signifié le mandat d'amener dont il était porteur. M. Darrou fit conduire M. Turmel chez M. Gilbert, qui lui fit subir un rapide interrogatoire de forme à la suite duquel il fut envoyé à la prison de la Santé sous mandat de dépôt.

Quels faits nouveaux avaient donc amené M. Gilbert, juge d'instruction, à ordonner l'arrestation du député de Guingamp ? Nous avons pu recueillir d'une source autorisée d'intéressantes précisions.

Depuis le jour où M. Turmel avait refusé de répondre au magistrat instructeur en invoquant, selon qu'il s'agissait de l'instruction en vol dans laquelle il était plaignant et partie civile, ou de celle de commerce avec l'ennemi dans laquelle il était inculpé, l'une ou l'autre de ces qualités, l'information judiciaire suivait son cours.

C'est ainsi qu'il fut établi que pendant une année, du mois de mai 1916 au mois de mai 1917, M. Turmel fit en Suisse de nombreux voyages. A chacun de ses retours à Paris, il rapporta des sommes considérables en billets de banque suisses de mille francs. Le change de ces billets était opéré dans les quelques jours qui suivaient, dans diverses banques de la capitale. Dans un seul établissement financier les vérifications démontrèrent que M. Turmel avait ainsi obtenu le change de billets suisses pour une somme atteignant de 200 à 300.000 francs. Ces constatations se trouvèrent confirmées et complétées par des documents saisis au domicile de M. Turmel, 4, avenue Saint-Philibert.

Vendredi soir, à six heures, au cours d'une conférence chez M. Lescaudré, procureur de la République, à laquelle assistaient M. Gilbert et M. Darrou, l'arrestation du député des Côtes-du-Nord fut décidée.

Dès qu'il connut l'arrestation de son client, M^e Jacques Bonzon se rendit chez le procureur de la République et demanda que l'interrogatoire de M. Turmel eût lieu dans le plus bref délai possible, déclarant renoncer au droit que lui conférait le code d'instruction criminelle d'avoir à sa disposition comme défenseur, quarante-huit heures avant tout interrogatoire, dimanche non compris, le dossier de l'accusation.

M^e Jacques Bonzon a annoncé que son client avait à faire des « déclarations importantes ».

M. Turmel sera entendu lundi à 2 heures. S'agira-t-il de nouveaux scandales ?

Quatre sous-marins sont détruits par des hydravions et des torpilleurs anglais

LONDRES, 6 octobre. — Un communiqué de l'amirauté britannique annonce que quatre sous-marins ennemis viennent d'être détruits. Le premier le fut par des hydravions anglais en patrouille dans la mer du Nord.

Ayant aperçu un sous-marin naviguant en surface à la vitesse d'environ 14 nœuds, les avions piquèrent jusqu'à une hauteur de 250 mètres environ et, survolant le sous-marin, lui lancèrent une bombe qui vint éclater entre l'arrière et la tourelle d'observation. Le sous-marin piqua de l'avant et coula peu après.

Le second sous-marin fut également détruit par des hydravions anglais. Ceux-ci, étant de patrouille, perçurent un appel de T. S. F. lancé par un sous-marin ennemi. Ils se mirent immédiatement à sa recherche. Ils le découvrirent bientôt et l'attaquèrent à coups de bombes.

Deux autres sous-marins, trois contre-torpilleurs et deux hydravions ennemis arrivèrent bientôt à la rescousse, ouvrant le feu sur l'hydravion anglais.

Mais, d'une seconde bombe, celui-ci atteignit le sous-marin qui coula.

C'est une division de contre-torpilleurs en patrouille dans la mer du Nord qui détruisit le troisième sous-marin, qui appartenait à un des plus grands modèles de la marine allemande.

Le quatrième fut détruit également par des contre-torpilleurs en patrouille avec des croiseurs légers. Le sous-marin, qui naviguait en surface, était maillé en vol.

Dès que le premier contre-torpilleur qui l'aperçut se dirigea vers lui, le sous-marin amena sa voilure postiche et on put voir sa tourelle d'observation.

Il s'immergea immédiatement mais reparut un demi-mille plus loin. Le contre-torpilleur ouvrit le feu et bientôt l'ennemi coula verticalement, après avoir piqué.

Le maire de Dunkerque à l'ordre de l'armée



M. TERQUEM

Le maire de Dunkerque, qui a été cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite durant les derniers bombardements.

LE MONDE

CORPS DIPLOMATIQUE

— L'Hon. John W. Garret, qui a été nommé récemment ministre des Etats-Unis en Hollande, est arrivé à La Haye, venant de Paris, avec Mrs Garret.

— Lord Acton, désigné comme consul général d'Angleterre à Zurich, se fixe en cette ville, tout en conservant les fonctions de conseiller de la légation de Grande-Bretagne à Berne.

INFORMATIONS

— Sir William Dunn, le nouveau lord-maire de Londres, est souffrant. Son état n'inspire pas d'inquiétudes.

— L'archevêque de Tarragone visitera prochainement le front français.

— La tenue réglementaire pour les femmes employées dans les cantines de la Croix-Rouge américaine vient d'être choisie par le comité des équipements. Le costume sera le même pour toutes. Seuls les cols et manchettes différeront, suivant les services. La jupe et la jaquette devront être en cheviotte gris foncé. Dans les cantines, les cols et manchettes seront bleu clair; dans les bureaux, la couleur tan est adoptée; les auxiliaires porteront le bleu royal. Cravates assorties aux cols et manchettes.

CITATIONS

— Le fils de notre distingué confrère, directeur de l'Illustration, le brigadier d'artillerie Pierre Baschet, dont nous avons annoncé la mort au champ d'honneur, a été cité en ces termes à l'ordre de l'armée :

« Excellent brigadier, modèle de dévouement et de bravoure. Etant chef de pièce, a trouvé la mort glorieuse le 25 septembre 1917, vers le Mont Sans-Nom, pendant un tir de barrage qu'il faisait exécuter, malgré un violent bombardement adverse. »

NAISSANCES

— Mme de Forsans a donné le jour à une fille : Charlotte.

— Mme de La Salle a mis au monde une fille, appelée Marie-Joséphine.

— Mme Lorenzo de Bradi est mère d'un fils : André.

— Mme René Jaudon, née Boyer, fille du général commandant es troupes du Sud tunisien, a heureusement mis au monde un fils qui a reçu le prénom d'Olivier.

— La comtesse Louis de Blois, née de Monteynard, femme du lieutenant de vaisseau de Blois, est depuis quelques jours mère d'un fils qui a reçu le prénom d'Etienne.

MARIAGES

— Le mariage du capitaine Angus Mackintosh, aide de camp du duc de Devonshire, avec lady Maud Cavendish, fille aînée du duc et de la duchesse de Devonshire, aura lieu le 3 novembre au Canada.

— Le 4 octobre, en la chapelle de la Vierge de la cathédrale d'Angers, a été célébré le mariage de M. Claude de Solère, lieutenant au 21^e génie, avec armées, avec Mlle Denyse Liroux.

Le Saint Père avait adressé sa bénédiction aux jeunes époux.

— On annonce les fiançailles de Mlle Jeanne Grandin de l'Épée, fille du lieutenant-colonel commandant le 226^e d'artillerie, et de Mme, née Dard, avec M. Henri de Muisson, capitaine au 2^e groupe d'aviation.

— On annonce le mariage de M. Ludovic Georges-François Monnayeur, fils du receveur des finances honoraire, avec Mlle Victorine de Leisson de Marignan, fille de feu le baron de Marignan et de la baronne de Marignan.

DEUILS

— De La Baule on annonce la mort de Mme Pillard, femme du capitaine de vaisseau en retraite, mère de M. Maurice Pillard, directeur de la Compagnie des Messageries maritimes, lieutenant d'infanterie, et belle-mère du docteur Emile Sergent, médecin de la Charité, médecin major de 1^{re} classe.

Nous apprenons la mort :

De M. Julien Roy, chevalier de la Légion d'honneur, ancien président du tribunal de commerce de Cognac, ancien adjoint au maire de Cognac, dont les obsèques ont eu lieu à l'église Saint-Léger de Cognac, le jeudi 27 septembre.

De Mme Delacoux-Leblond, décédée à Saint-Aubin-sur-Mer. Les obsèques auront lieu demain, à midi, à Notre-Dame de Lorette.

Du sous-lieutenant Aymeri de Narbonne-Lara, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec trois citations, tombé glorieusement lors de l'attaque du bois de Saint-Pierre-Waast, à l'âge de vingt et un ans. Il était le fils du comte de Narbonne-Lara, chef d'escadrons au 10^e hussards, et de la comtesse, née Tiby, décédée.

BIENFAISANCE

— S. Exc. M. Page, ambassadeur des Etats-Unis, a inauguré à Londres le nouvel hôpital de la Croix-Rouge américaine, Sainte-Katherine Lodge, installé à Regent Park, en l'hôtel de M. et Mrs Salomon, de New-York, qui en sont les généreux donateurs.

— Au siège des Frères et Sœurs de guerre (Union des familles françaises), 9, rue Lafitte, aura lieu, cet après-midi, une grande matinée familiale gratuite. Au programme, une de poupée et Petite marraine, de M. André Crémieux, avec des artistes de nos principaux théâtres.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 32-11. Bureaux : 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 10 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux concédés à nos abonnés.

LE RELEVEMENT NATIONAL

Le réparateur parfait qu'est l'Aliment Sévigné s'impose aux futures mamans et aux nourrices : admirablement étudié et dosé, fabriqué avec soins à la Chocolaterie de Royat (Puy-de-Dôme), il contient tous les éléments nécessaires à la plus saine alimentation de l'enfance. La boîte 3 fr. 50. A la « Marquise de Sévigné », 11 boulevard de la Madeleine, et toutes bonnes maisons d'alimentation.

L'hiver s'annonce, vous allez avoir besoin, Mesdames et Messieurs, de vous chauffer !!! Rendez visite à « Tommy » qui vend mieux et 5 à 10 francs meilleur marché que n'importe où. Magasin 1, rue de Provence; 23, rue des Martyrs, et St. passage Brady.

ASTHMATIQUES, EMPLOYEZ LA POUDRE LOUIS LEGRAS, VOUS SEZ SOULAGÉS DE SUITE ET RESPIREREZ BIEN. 2 t. 20 (imp. c^{ie})

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Dentifrice. 31, Thémis, 12, B^e Bonne Nouvelle, Paris

B L O C - N O T E S

Je ne suis pas curieux, mais je voudrais savoir... Oh ! oui. Je voudrais savoir ! Mais probablement je ne saurais jamais : ce mystère restera à jamais insoluble.

... Je ne sais plus quel est le personnage de Mürger qui rêvait d'écrire un grand ouvrage sur « l'Influence du Bleu dans les Arts ». Pour ma part, je souhaiterais qu'un homme informé — hélas ! existe-t-il ? — publiât une brochure, une simple brochure, mais satisfaisante, sur cet autre important sujet : « Des rapports entre le lait coupé d'eau de Vichy et la trahison. »

Car, en vérité, c'est un phénomène singulier : il semble qu'il suffise que quelqu'un soit impliqué dans une affaire d'intelligence ou de commerce avec l'ennemi pour qu'immédiatement sa santé, devenue languissante, exige ce régime. Il y a des exceptions, mais elles sont rares.

C'était le cas de Vigo, dit Almeréya, à la prison de Fresnes. Il eut l'imprudence de vouloir y ajouter des raisins : mais c'est peut-être de ça qu'il est mort ?...

C'est le cas de Son Excellence Bolo pacha — on doit traiter les pachas d'Excellence : je vous en prévins, si par hasard vous avez jusqu'ici vécu dans l'ignorance impardonnable de ce devoir protocolaire.

C'est le cas du nommé Jellinek-Mercédès, qui vient d'être arrêté en Suisse. A peine venait-il de faire connaissance avec les curiosités indiscrètes de la police helvétique qu'il tombait malade, si sérieusement malade qu'on était obligé de le laisser en liberté provisoire, sous caution de 20.000 francs. Et je suppose qu'il est, lui aussi, au régime du lait coupé d'eau de Vichy : il faut bien qu'il fasse comme les camarades.

Mais il ne saurait y avoir de doute pour un quatrième inculpé, Margulies. Il est malade, naturellement. Et le *Cri de Paris* nous apprend que le médecin de la prison de Nice l'a mis au régime du lait coupé d'eau de Vichy. Entre parenthèses, il n'y a plus à s'étonner que nos services d'alimentation soient obligés en ce moment de prévoir une crise du lait : l'administration pénitentiaire doit en faire une telle consommation !

En ce qui concerne l'Autrichien Jellinek-Mercédès, le fait est d'autant plus remarquable que jusque-là il avait été une fourchette peu ordinaire : en juin 1914, il avait offert à trois personnes, et consommé pour sa bonne part, un déjeuner qui ne lui avait pas coûté moins de 8.500 francs.

Notez que toutes ces maladies sont constatées par des médecins très sérieux. Il est à croire que leurs occupations faisaient tant courir les inculpés, et leur donnaient un tel besoin de grand air !... Une fois à l'ombre, leur tempérament souffrait douloureusement de l'inaction. C'est la seule explication que je puisse trouver. Mais je vous la donne pour ce qu'elle vaut : si vous en avez une autre...
Pierre MILLE.

Rien de nouveau sous le soleil

Depuis que M. Léon Daudet a annoncé les preuves de l'accusation qu'il a portée contre M. Malvy, les érudits déclarent :

— C'est une affaire Norton... Autrement dit, M. Daudet a dû être victime de fumistes qui lui ont vendu ou confié de fausses pièces. Norton, qui a donné son nom à ce genre d'exercices, opérait il y a une vingtaine d'années. C'était un nègre qui imaginait de communiquer à M. Millevoye des papiers de sa fabrication, desquels il résultait que diverses notabilités, et au premier rang MM. Clemenceau et Rochefort, — ce dernier alors en exil — avaient vendu leur pays. Les pièces avaient été livrées moyennant finances après que des échantillons eurent été montrés mystérieusement dans un lieu bien fait pour ce genre d'examen, le Jardin de Paris, où dansaient chaque soir Mmes La Goulue et Gille d'Egout.

M. Millevoye « marcha » comme un seul homme, mais il avait l'avantage sur M. Daudet d'être député, en sorte qu'il put porter lui-même ses papiers à la tribune et s'y faire copieusement embolter. C'est alors que Rochefort l'appela l'Eucalyptus géant, et se battit en duel avec lui en Belgique.

Or, à cette époque, les érudits dirent de l'affaire Norton :

— C'est une affaire Vrain-Lucas. Et il fallut que d'autres érudits expliquassent aux jeunes gens que ce Vrain-Lucas était un petit relieur qui avait vendu au savant membre de l'Institut Charles pour deux cent mille francs d'autographes d'hommes célèbres, tels que : Alexandre le Grand, Aristote, Jésus-Christ, Ponce Pilate, que le savant avait glorieusement étalés aux yeux de ses confrères.

Mais le plus curieux, c'est qu'Alphonse Daudet exposa longuement cette histoire de faussaire et de dupe dans son roman *l'Immortel*, et qu'Alphonse Daudet fut le propre père de M. Léon Daudet.

L'Évangile des pauvres

Le bon Tolstoï doit être bien heureux dans sa tombe. De son vivant, ses enseignements évangéliques avaient surtout valu des désagréments à ceux de ses disciples qui voulaient passer de la théorie à l'action : les uns, séduits par le « tu ne tueras point », refusaient de prendre le fusil du soldat et finissaient aux mines de Sibérie, qui sont les compagnies de discipline de nos amis russes ; les autres, refusant aux hommes le droit de juger, bafouaient les magistrats dans l'exercice de leurs fonctions et finissaient également en Sibérie.

Mais une dépêche de Russie nous apprend que des paysans ont pillé le domaine de Ignat-Polavna et que la veuve du romancier humanitaire en a été réduite à se plaindre à la police.

Tolstoï, dans sa tombe, doit estimer que sa veuve se souvient bien mal de ses enseignements, mais il se frotte sans doute les mains en voyant faire ses chers paysans.

— Ceux-là au moins, pense sa grande âme, ont gagné quelque chose à appliquer mes théories sur le mépris de la propriété.

Les voleurs de « Karten »

Si nous en croyons les feuilles d'outre-Rhin, un des métiers qui rapportent le plus, en ce moment en Allemagne, c'est celui de voleurs de « Karten ». Le champ d'action est immense : cartes de viande, de pain, de graisse, de charbon, de vêtements, de chaussures, etc. Sans compter que les voleurs n'y vont pas de main morte, car c'est sur des paquets de dix mille, trente mille, voire même cinquante mille cartes qu'ils opèrent.

Il ne se passe pas de jour sans qu'un de ces vols n'ait lieu.

La semaine dernière on a justement arrêté un... rentier, qui cachait dans son appartement plus de huit cent mille cartes de toutes marchandises.

La pangermaniste *Vossische Zeitung*, qui exalte la « Deutsche Seele », l'âme allemande, jusqu'au seuil des prisons, avait affirmé que le rentier en question n'était, au fond, qu'un étrange monomane de la philanthropie, qui s'amusait à racheter les cartes aux voleurs pour les distribuer parmi les pauvres. C'était fort bien trouvé.

Mais, et c'est le *Berliner Tageblatt* qui met les choses au point, il paraît que le tribunal (il y a encore des juges à Berlin) n'a pas été du même avis que la vieille polémique fondée par Herr Friedrich Voss.

En effet, le rentier a été reconnu pour un vulgaire recéleur et condamné à quelques années de prison.

Les Berlinois rient beaucoup de la curieuse méprise de la *Vossische Zeitung* et de son admiration pour la « Deutsche Seele ».

L'autre capitale

De temps à autre, Bordeaux passe au rang de capitale. Cela lui arriva en 1914. Cela lui arrive à nouveau aujourd'hui. Mais cette fois, Bordeaux ne sera que capitale du socialisme pour quatre jours.

Que les soient le nombre des congressistes majoritaires et minoritaires et l'apreté de leurs dissentiments, ils ne mettront pas dans notre grand port de l'Océan l'animation qu'il connaît il y a trois ans.

Il n'est pas besoin de rappeler que les puritains fulminèrent alors véhémentement contre la vie un peu trop extérieure qu'ils attribuaient à un certain nombre des hôtes de Bordeaux. A les en croire, le champagne coulait à flots dans les restaurants et les cafés. Mais ils ne songèrent pas à houspiller les commerçants au profit desquels ce champagne coula comme un Pactole. On ne parlait pas encore de vie chère en ce temps-là. Et pourtant...

Un jour, une vieille dame, appelée par un jeunil à Bordeaux, alla d'hôtel en hôtel, cher

chant une chambre pour passer la nuit. Par-tout, on lui demandait des prix exorbitants. Elle finit par répondre à une hôtelière :

— Vraiment, on ne devrait pas demander des prix pareils pour une nuit, surtout en temps de guerre...

— Eh ! justement, madame, dit la commerçante, la guerre n'arrive pas tous les ans : il faut en profiter...

Cette réplique indigna fort ceux qui la connaissent alors. Mais depuis, combien font comme l'hôtelière de Bordeaux...

Noblesse oblige

Le chevalier d'Orsay, longtemps représenté comme le type de la distinction et de l'élégance, avait un parfum préféré, qui porta son nom jusqu'à nos jours, et dont la Compagnie française des Parfums d'Orsay s'est faite la propagatrice. D'autres créations ont suivi, exquises, délicates, persistantes ; et, à voir le succès qu'elles ont remporté, il est permis de dire que les aristocrates du nom et de la beauté sont toutes, en propres termes, « Chevalières d'Orsay ».

Rendez à César...

Pierre Véber disait un jour :

— Il y a deux phases dans la vie des gens d'esprit : durant la première, on attribue les mots qu'ils font à d'autres ; durant la seconde, on leur attribue les mots que d'autres ont faits.

Pour sa part, il en est à la phase intermédiaire où on reconnaît tout de suite ce qui lui appartient en propre.

Un jour, au temps où l'on combattait certain ministère, un député qui était de l'attaque rencontra M. Léon Bérard et lui dit mystérieusement :

— Connaissez-vous la dernière du président du Conseil ? Elle est fameuse, vous savez !

Et il raconte une anecdote fort plaisante, mais assez légère, où il était question entre autres de soutiers laissés à la porte d'une chambre d'hôtel et sur lesquels le cireur avait écrit à la craie le numéro de la chambre.

— Vous êtes sûr de l'authenticité de l'histoire ? demande M. Léon Bérard.

— Absolument, je la tiens d'un témoin !

— Mais, mon vieux, c'est l'Ecole des ministres de Pierre Véber que votre témoin vous a racontée là !

Un poète d'hier

Ah ! les poètes, ces deux rêveurs qui ne savent que flâner en attendant l'inspiration !... Ce sont les paresseux et les importants qui nous ont gratifiés de cette légende.

Ernest Joubert, l'auteur d'*Andromaque*, trouvait moyen, dans une période de sa vie, sans manquer en rien à ses devoirs administratifs, simplement en prenant sur ses nuits, d'exercer les fonctions de rédacteur en chef dans un journal qui peut être considéré comme un ancêtre de celui-ci : la *Journée*, quotidien illustré, qui paraissait vers 1886.

Ce journal avait été fondé par un autre poète, le libraire Lacroix, l'éditeur qui avait lancé les *Misérables* de Victor Hugo, y gagnant le million qu'il avait bientôt reperdu avec d'autres éditions moins avantageuses.

Lacroix, après avoir publié tant de livres des autres, avait résolu de faire des livres lui-même. Vers la fin de sa vie, il avait entrepris une histoire universelle depuis les origines du monde, en vers. Son poème devait en compter vingt mille !

Un jour, il attira son ami Joubert chez lui, l'installa dans un fauteuil, et braquant sur lui un manuscrit :

— Cher ami, lui dit-il, vous savez que je fais un poème en vingt mille vers. J'en ai déjà abattu six mille. Mais je tiens beaucoup à ce que rien ne manque à leur harmonie. Aussi, j'ai résolu de vous demander un service : prenez ce manuscrit et lisez-les-moi !

Ca, c'était plus fort que le poète qui lit ses vers aux autres.

LE PONT DES ARTS

N'est-ce pas une charmante idée que celle d'avoir demandé à M. Gabriel Soulaiges de cueillir les plus belles roses de l'anthologie grecque ? Ce jeune écrivain est, en effet, tellement nourri de l'antiquité qu'il pense lui-même comme un poète de l'anthologie. Sans aucun pédantisme.

L'Andromaque d'Euripide, Silvain et Joubert paraît en librairie. Les auteurs, pris de court, n'ont pas eu le loisir de donner à la brochure le nouveau titre décerné à la pièce à la Comédie-Française : *Andromaque et Pélée*. Euripide n'est pour rien dans ce contre-titre.

LE VAILLEUR.

LES BIJOUX COMESTIBLES

par Albert Guillaume



— Francine ! Donne-moi vite ton sautoir de haricots... L'oncle Emile reste à dîner.

Ayuntamiento de Madrid

Histoires héroïques de mon ami Jean

PAR ABEL HERMANT

XV. — Bleu horizon

C'est une chance que mon ami Jean se fût mis en tête cette idée légèrement baroque : s'il n'eût allégué à sa conscience toujours inquiète l'excuse de venger M. Letort son père, quelquefois (très rarement) refait par les autres marchands ou les particuliers, il eût été bourré de remords.

Il savait bien que le commerce consiste à revendre le plus cher possible ce que l'on achète bon marché : c'est une définition, ce n'est pas une justification. Pierre-Joseph Proudhon a défini la propriété par le vol et n'en conclut pas qu'on ait le droit de voler, mais, à rebours, qu'on n'a pas le droit d'être propriétaire. Jean n'a jamais lu Proudhon ; mais il est si délicat et à la fois si naïf que, s'il ne raisonnait point, il aboutirait aux mêmes conclusions où l'abus du raisonnement conduit ce socialiste.

L'idée de revanche l'en préservait ; mais il était également sollicité par l'idée d'expatriation ; et il se demandait si ce droit apparent de payer la merveilleuse armoire du père Buc moins qu'elle ne valait n'avait pas pour contre-partie le devoir de la payer plus, afin de réparer d'autres erreurs d'estimation que M. Letort avait pu commettre, dans les cas infiniment plus nombreux où c'était lui qui avait refait les particuliers et les marchands.

Jean eût incliné plutôt à reconnaître le devoir d'expatriation que le droit de revanche. Une chose pourtant le rassurait, qui d'ailleurs l'aurait dû alarmer davantage : il avait trompé le père Buc si facilement qu'il ne doutait point que le père Buc, paysan madré, ne se fût à peu près laissé faire ; il ne l'avait donc point trompé, mais séduit. Jean savait bien qu'il a le charme ; il ne soupçonne point que ce soit péché d'exercer un pouvoir qu'il tient du Ciel. Il se disait, avec une fatuité qu'on lui passe (à dix-sept ans !) :

« Si je ne l'avais pas regardé d'une certaine manière, le Buc ne m'aurait pas cédé son armoire à moins du double. »

Il pouvait donc se féliciter de l'affaire en sûreté de conscience, puisque le succès n'était pas imputable à on ne sait quelle habileté louches, mais uniquement aux artifices de sa coquetterie.

Le plaisant est que mon ami Jean n'inventait point cette histoire. Le père Buc savait que, même à douze cents francs, son meuble était donné : il ne regretta pas le cadeau. Il n'était point penaud, mais fier, d'avoir chicané si peu, cédé si vite. Il se sentait meilleur ! La mère Buc en toute autre conjoncture lui eût reproché aigrement sa sottise ; du matin au soir et du soir au matin : elle ne dit mot, sinon pour donner son assentiment à la vente. Jean les avait ensorcelés.

Quant aux deux garçons, Victor et Théodose, ils demeuraient devant lui, bouche bée et stupides d'admiration. Ils oubliaient maintenant de lui faire voir comme on s'y prend pour couper les épis mûrs et pour lier les gerbes, et ils lui proposaient de le conduire par la campagne pour lui montrer le pays ; car les beautés de la nature, à quoi jamais ils n'avaient pris garde, venaient de leur être révélées tout d'un coup. C'est un effet de l'amitié.

Celle qu'ils témoignaient à Jean le touchait, mais l'importunait un peu. « Serais-je flatté, se disait-il, si j'apprenais que Marcel a deux poteaux qui le consolent de mon éloignement ? » Quand il y songea, il pria Théodose et Victor de le laisser un moment tranquille.

— J'ai, dit-il avec importance, une lettre à écrire à mon meilleur ami. Je ne suis pas fichtu de mettre un mot après un autre quand on tourne autour de moi et qu'on me vise. Faites-moi le plaisir de vous défilier.

Victor et Théodose, qui avaient encore beaucoup plus de peine que Jean à écrire une lettre, ne se formalisèrent point de cette exigence : ils regrettèrent seulement de le quitter un quart d'heure. On lui céda la grand-salle. Il mit le verrou. Lorsque le père et la mère Buc, qui étaient dehors, voulurent pénétrer dans la maison, ils furent obligés de faire le tour.

« Je vais, se dit Jean, conter à Marcel le chopin de l'armoire. »

Cela le fit penser qu'il aurait dû écrire d'abord à sa mère, premièrement parce qu'elle était sa mère, et, en second

L'AUTOMNE VENU SOIGNEZ LA PEAU DU VISAGE ABIMÉE PAR LE SOLEIL D'ÉTÉ

En procédé d'absorption

Comme le soleil d'été finit presque toujours par laisser sur la peau une couche hâlée, rouge ou rousse, couverte souvent de taches de rousseur, le plus sage est de faire disparaître cette couche peu désirable. Pour ce faire, rien ne vaut la Cire Aseptine qui absorbe entièrement toutes les impuretés du teint. La mince couche extérieure de la peau est elle-même absorbée avec une telle lenteur, si graduellement, que nul ennui n'est à craindre et qu'il est inutile de modifier en rien ses habitudes de sortie. Il suffit d'étendre légèrement la cire sur tout le visage avant de se coucher et de l'enlever le lendemain matin avec de l'eau tiède. Celles qui se procurent la Cire Aseptine chez leur pharmacien et l'emploieront chaque jour pendant une semaine peuvent s'attendre à constater journellement un progrès sensible. Quand la couche interne de la peau sera visible tout entière, leur teint sera devenu une merveille de pureté et de blancheur.

LES THEATRES

Comédie-Française. — M. Emile Fabre a décidé de donner successivement cette saison, de quinzaine en quinzaine, des œuvres inédites et des reprises. La Comédie-Française reprendra la semaine prochaine *Polichette*, la comédie de M. Henry Bataille, qui n'a pas été jouée depuis avril 1913.

Opéra. — La réouverture de l'Opéra aura lieu dans les premiers jours du mois de novembre. C'est par *Henry VIII*, du maître Saint-Saëns, que sera inaugurée la saison. Dans le courant du mois l'Opéra fera représenter *Castor et Pollux*, l'œuvre de Rameau que M. Jacques Rouché avait inscrite à son programme dès 1914, et que seules les circonstances n'ont pas encore permis de réaliser.

Les spectacles suivants comprendront *Salomée*, *Othello* et *Sylvia*. D'autres œuvres nouvelles seront données à partir du mois de janvier 1918, et alterneront avec les reprises des œuvres du répertoire les plus célèbres, que le public n'a pu applaudir de puis de longues années.

Châtelet. — La plus grande joie qu'on puisse procurer à des poilus en permission, c'est de les conduire au Châtelet au *Tour du Monde en 80 Jours*. C'est vraiment un plaisir que de les voir follement s'amuser aux joyeuses fantaisies de *Passe-Partout* et s'intéresser anxieusement aux dangers courus par Philéas Fogg. Aujourd'hui, matinée à 2 heures, soirée à 8 heures.

La-Ta-Clan. — La merveilleuse et grande revue *Celle à Miss...* qui fait l'objet de toutes les conversations, sera donnée aujourd'hui en matinée et soirée avec l'exquise fantaisie Mistinguett et Chevalier. Location Roq. 30-12.

NOUVEAU-CIRQUE
251, rue Saint-Honoré
AUJOURD'HUI MATINÉE ET SOIRÉE
NOUVEAUX DÉBUTS
FORMIDABLE PROGRAMME

Gaumont-Palace. — Gros succès hier soir pour la nouvelle revue franco-américaine *Come along*, de Curzonsky et Barklett, prestigieusement montée et jouée dans la perfection par Pomponette, Lebeau, Rosni-Derys, miss Dixey et Germaine Andrey. Les danses et ballets réglés par Pietro Sandrini, longuement applaudis, réunissent les plus jolies

girls de Paris. Aujourd'hui à 3 h. première matinée et tous les soirs à 8 h. 30, soirée.

Les Trente Ans de Théâtre. — C'est demain lundi que le 336^e gala populaire de l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre sera donné au Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin.

Cet après-midi :
Comédie-Française, 1 h. 30, *les Noces d'argent*, *le Bonhomme Judis*.
Opéra-Comique, 1 h. 30, *Manon*.
Gaité-Lyrique, 2 h. 30, *les Cloches de Corneville*.
Trianon-Lyrique, 2 h. 15, *la Fauvette du Temple*.
A l'Odéon et sur les autres scènes, même spectacle que le soir.

Ce soir :
Comédie-Française, 8 h. 15, *l'Élévation*.
Opéra-Comique, 8 h., *Lakmé*.
Odéon, 7 h. 45, *l'Affaire des Poisons*.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'Illusionniste* (Sacha Guitry).
Variétés, 8 h. 15, *la Femme de son mari*.
Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.
Vaudeville, 8 h., *la Revue*.
Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 2 h., jeudi et dimanche, *le Tour du monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*.
Gaité-Lyrique, 8 h., *la Vicomtesse*.
Trianon-Lyrique, 8 h., *la Dame blanche*.
Ambigu, 8 h., *le Système D*.
Antoine, 8 h. 25, *M. Bourdin, profiteur*.
Athènes, 8 h., *Mon cœur*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *la Grande Epouvante*.
Michel, 8 h. 30, *plus ça change...*

Th. Féjane à 8 h. 30, *Une femme chez Ruy*.
Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer?*
Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, *Vautrin*.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.
Cluny, 8 h. 15, *les Deux Vestales*.
Edouard-VII, 8 h. 15, *le Feu du voisin*.
Scala, 8 h., *Ouverture de l'Amélie*.
Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *la Revue avec Mistinguett et Chevalier*. Loc. Roquette 30-12.
Th. Gaumartin, 25, rue Gaumartin. Ce soir, 8 h. 30, *Come along!* revue franco-américaine.
Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30 : *matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes*, à 2 h.

MUSIC-HALLS
Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

CINEMAS
Gaumont-Palace, 2 h. 15 et 8 h. 15, *la Fée de la montagne*. Loc. 4, r. Forest, 10 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

lieu, parce qu'il avait douze cents francs à lui demander. Sans compter qu'une armoire ne voyage point seule, et qu'il fallait aviser aux moyens de transport...

« Et puis, se dit-il, est-ce que ça intéresse tant Marcel, ces histoires de boutique ? »

Il décida que, pour une fois qu'il écrivait à son ami, il pouvait bien lui écrire une lettre de pure amitié. Il pensait, en guise d'exorde, égarer Marcel aux dépens de Victor et de Théodose. A la réflexion, il s'abstint, et fit un long développement sur la solitude, quelque chose comme une paraphrase du vers de Bérénice :

Dans l'Orient désert quel devait mon ennui !

Après quoi, pouvait-il manquer de faire une description de l'« Orient désert » ? En l'espèce, du paysage normand ? Il exécuta ce tableau de verve. Quand il se relut, il s'étonna d'avoir pu chanter sur le mode lyrique les attrait de la campagne, qu'il avait en sainte horreur. Il prit sur toutes choses la sincérité, mais il n'eut pas le courage de sacrifier un morceau très bien venu, d'où il ne retira que cette impression qu'il s'assomait aux champs.

« Douze jours encore ! » se disait-il, en portant sa lettre au village, où bien entendu Victor et Théodose l'accompagnaient : ils n'osaient lui adresser la parole et ne troublaient point sa méditation. « Qu'ai-je fait pour mon pays, et pour la mémoire de mon père (sauf un achat de meuble), depuis que j'ai contracté mon engagement ? J'ai « fait de la fatigue générale », quinze jours d'hôpital, quinze jours de convalescence, quinze jours de permission agricole. Espérons que, cette fois-ci, quand je rejoindrai le régiment, je me mettrai tout de bon à servir. »

Et, dès cette minute, il commença de compter les heures. Il croyait de bonne loi qu'il avait hâte de quitter la ferme, et le jour qu'il la quitta il se croyait content, ce qui ne l'empêcha point de pleurer comme une Madeleine, quand il vit pleurer Théodose et Victor, révérence parler, comme des vœux. La mère Buc pleurait aussi ! Et le père Buc ! Tout le monde arrosa le pot de fleurs.

« Bon Dieu de bon Dieu ! se disait mon ami Jean, suis-je idiot de m'attacher de la sorte ! Eh bien, je me rendrai heureux dans la vie... si je vis ! Et Marcel qui ne va pas être là pour soigner mon cafard quand je rentrerai à la caserne ! »

Un autre de ses camarades, à qui Jean ne pensait guère, usurpa cet emploi d'informateur. C'était un auxiliaire, un brave petit jeune homme, faible de constitution, qui travaillait (si l'on se s'exprime ainsi) au magasin d'habillement.

Il rencontra Jean qui arrivait, et lui dit :

— Veux-tu voir ton bleu ?

— Quel bleu ? dit Jean.

— Ton bleu horizon, ton vrai uniforme.

Il sont là depuis huit jours, dans les casiers. Défense d'y toucher, mais je peux te faire voir le tien.

— Oh ! merci ! dit Jean.

Il suivit l'auxiliaire au magasin, et vit le bel uniforme neuf qui lui était destiné, celui qui devait un jour recevoir le baptême du feu ! Il le toucha, malgré la « défense d'y toucher » ; et même, il supplia l'auxiliaire de permettre qu'il l'essayât. Il éprouva une fois de plus que personne ne peut rien lui refuser.

Quand il fut habillé, en un tour de main, il sentit qu'il n'était plus un soldat pour rire ; mais, pour dissimuler sa grande émotion, il se mit à danser d'un bout à l'autre de la vaste pièce comme un enfant à qui on a donné un jouet.

Il aurait bien voulu se regarder dans la glace, il regretta les miroirs ovales. Il ne pouvait s'en fier qu'au témoignage de son camarade.

— Penses-tu, lui dit-il, que je dégote ?

Je comprends ! répondit l'auxiliaire. Abel HERMANT.

LE NOUVEAU RECTEUR, M. LUCIEN POINCARÉ, VA FAIRE DES RÉFORMES

La guerre a rendu nécessaires des modifications dans l'enseignement secondaire des jeunes filles.

Les étudiants en médecine mobilisés verront leurs droits sauvegardés.

Au moment de la reprise de la vie universitaire, nous avons tenu à apprendre de la bouche même du nouveau recteur, M. Lucien Poincaré, ce qu'il y avait d'exact dans les bruits qui circulent sur de prochains changements dans les programmes de l'enseignement secondaire et aussi dans les règlements de certaines facultés.

Ces changements étaient rendus indispensables du fait des situations nouvelles créées par la guerre.

— Des changements ? nous dit M. le recteur, de sa voix calme et mesurée. Il en faut le moins possible, car il n'y en a eu que trop, et les meilleurs ne valent rien quand ils sont trop fréquents. Donc du côté des garçons, il n'y aura rien de nouveau.

— Et du côté des jeunes filles ?

— C'est différent, répond M. Poincaré, car, malheureusement, la guerre, en créant des besoins, des nécessités nouvelles, nous force à en tenir compte. Connaissiez-vous, ajoute en souriant M. le recteur, la devise du cachet apposé sur le brevet de l'enseignement secondaire des jeunes filles ?

Je dus confesser que je l'ignorais.

Cette devise est la suivante : *ils préparent les futures mères des citoyens*. Eh bien, l'époque actuelle ne nous permet plus, hélas ! de ne préparer que des mères, et nos étudiantes sont poussées par les nécessités de la vie moderne à embrasser des carrières considérées jusqu'ici comme réservées aux hommes.

Préoccupé de cette question, M. Viviani, lors de son dernier ministère, a décidé la création d'une commission extra-parlementaire présidée par M. Charles Dupuy et qui est chargée d'étudier ces problèmes.

Cette commission n'a pas encore complètement terminé ses travaux, mais je puis vous dire qu'elle prévoit dans les lycées de jeunes filles des cours préparatoires au baccalauréat analogues à ceux des lycées de garçons et aussi des cours techniques.

Ces cours ont été prévus sur la demande de nombreux industriels qui se préoccupent des vides à remplir dans leur personnel et sont disposés à prendre des jeunes filles. Par exemple, pour les banques, les laboratoires de chimie, la verrerie, la construction des thermomètres, etc., etc.

Nous avons cédé à ces desirs, mais sans enthousiasme.

— Quand ces nouvelles mesures seront-elles appliquées ?

— Quand le conseil supérieur de l'instruction publique les jugera nécessaires.

Ce point élucidé, je demandai à M. le recteur s'il était vrai que l'on pensât aussi à apporter des modifications dans le règlement de la Faculté de médecine, à la suite des plaintes d'étudiants mobilisés qui déplorent les avantages pris sur eux par les femmes et les réformés.

M. Poincaré me répond :

— Le cas a été envisagé, en effet, et on a décidé de prendre vis-à-vis de ces étudiants des mesures réparatrices.

D'accord avec le service de santé, nous pensons à faire quelque chose d'analogue à ce qui a été fait pour les étudiants qui préparent Saint-Cyr ou Fontainebleau. Nous arrivons à des équivalences.

Une commission composée de membres éminents sera chargée de cette besogne délicate.

Ouverture Mercredi 10 Octobre

RESTAURANT ITALIEN

« VENEZIA »

5, rue d'Hauteville. Téléphone Gut. 9-78

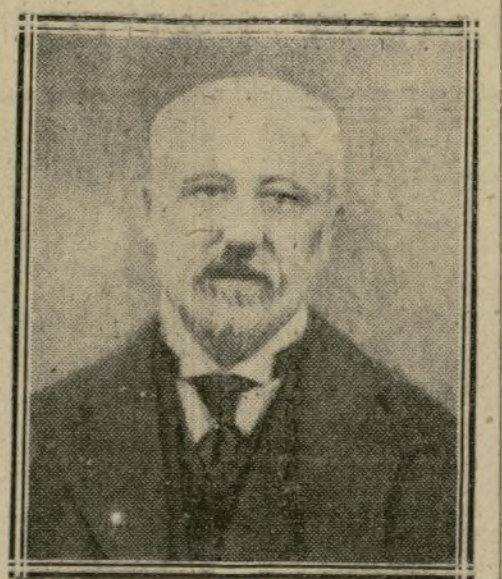
Même maison Restaurant du Pavillon de l'Elysée

Terme. Prixer. Champs-Élysées

Cuisine italienne et bourgeoise française de tout 1^{er} ordre

AMERICAN BAR

« Elle tiendra compte à la fois des résultats de scolarité et des services militaires des jeunes gens. Ainsi elle pourra parfois réduire un stage, accorder une dispense. Mais pour chacun on étudiera le cas individuel. Les états de service étant variables, il sera impossible d'établir une règle générale. Vous comprenez qu'il nous sera difficile d'appliquer le règlement strict à un étudiant qui nous reviendra mutilé avec la



M. LUCIEN POINCARÉ

Légion d'honneur. Mais tout cela sera bien malaisé, conclut M. le recteur, et je ne dissimule pas que je vais au-devant de devoirs délicats et absorbants. Ils ne m'effrayent pas...

Puis, avec force, M. le recteur me dit en se levant :

— Chacun, en ce moment, doit servir de son mieux et ne pas craindre les responsabilités. — JULES CHANCEL

La « Journée du Poilu »

Le comité de la « Journée du Poilu » s'est réuni hier, sous la présidence de M. l'écald, député. Après examen des comptes, il les a approuvés et a décidé de remettre le reliquat, soit 550.000 francs, à l'autorité militaire pour les poilus du front français, de l'armée d'Orient et des troupes coloniales.

ÉPHÉMÉRIDES

MERCREDI 26 SEPTEMBRE

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés achèvent la conquête de l'éperon de Tower-Hamlet et s'emparent d'une forte organisation. Au nord de la route d'Ypres à Menin, la lutte continue. Plus au nord, ils enlèvent le reste du bois du Polygone et tout un système de tranchées à l'est de ce bois. A gauche, ils pénètrent dans les tranchées, sur un front de 1.000 mètres, prennent d'assaut Zonnebeke, atteignant tous leurs objectifs. Dans le secteur Wiedje-Gravenstafel-San-Julien, ils avancent leurs lignes de 2.400 mètres, enlevant de nombreuses fermes et redoutes fortifiées.

JEUDI 27 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Une opération de détail nous vaut des prisonniers à l'ouest de la ferme de Froldmont.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés repoussent de violentes contre-attaques sur leurs nouvelles positions. Ils améliorent leur position au sud du bois du Polygone (1.614 prisonniers depuis hier).

VENDEDI 28 SEPTEMBRE

FRONT RUSSSE. — Les Russes s'emparent d'Ormaru, sur le front du Caucase.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens rejettent l'ennemi des postes avancés où il avait pris pied dans le val Camonica et dans la Giudicarie.

SAMEDI 29 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Au cours d'une incursion à l'est de Seppois, en Haute-Alsace, nous avons détruit des abris et ramené du matériel.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens reculent à leur avantage leur ligne d'occupation entre la Sella di Löl et les pentes du mont San Gabriele.

DIMANCHE 30 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Nous pénétrons dans les lignes ennemies à l'ouest du Cornillet.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés repoussent plusieurs attaques entre Tower-Hamlet et le bois du Polygone et ils reprennent un poste avancé vers la route d'Ypres à Menin.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens s'emparent de quelques pentes au sud de Podlawa et au sud-est de Madoni (1.400 prisonniers).

FRONT DE MACÉDOINE. — Les contingents albanais rejettent les postes autrichiens et s'emparent du village de Cesine, dans la haute vallée du Skutari.

LUNDI 1^{er} OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Nous pénétrons dans les tranchées, au nord de Ville-sur-Tourbe. Sur les deux rives de la Meuse, vers Bezonvaux, Forges et le bois Le Chaume, nous repoussons plusieurs attaques.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés repoussent de violentes attaques sur leurs positions au nord de la route d'Ypres à Commines et à l'est du bois du Polygone. A cet endroit l'ennemi s'empare d'un poste avancé.

FRONT RUSSSE. — Dans la direction de Bida, les Russes rejettent l'adversaire et avancent de 800 à 1.000 mètres près du village de Spitali.

MARDI 2 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Nous reprenons la majeure partie des éléments avancés où l'ennemi avait pris pied, au nord de la cote 301, sur la rive droite de la Meuse.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens gagnent du terrain sur le Carso.

FRONT RUSSSE. — Les Russes avancent dans la région des villages de Kronberg, Spitali et Groumdoult, vers Riga.

MERCREDI 3 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Nous pénétrons dans les tranchées à l'ouest de Navarin et dans la région du Casque.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés repoussent une attaque au nord de la route de Menin.

FRONT ITALIEN. — Une tentative ennemie échoue sur les pentes du mont San Gabriele.

JEUDI 4 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Nous repoussons une attaque de la cote 314.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés prennent l'offensive depuis le sud de Tower-Hamlet jusqu'à la voie ferrée d'Ypres à Staden. Au nord de Brooditeinte, la crête principale est entre leurs mains. Ils atteignent tous leurs objectifs au sud de Menin. Au nord ils enlèvent le hameau et le château de Polderhoek et de nombreuses fermes et boqueteaux à l'est du bois du Polygone. Ils s'emparent de Molendendhoek, des maisons de la route de Zonnebeke à Brooditeinte, de Gravenstafel, Reitel, Noerdendhoek, de la hauteur qui domine Pecerleere, de la majeure partie de Poelcapelle et de tous les objectifs à l'est de l'église de ce village. En plusieurs endroits ils repoussent de fortes contre-attaques.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens réussissent plusieurs coups de main sur le mont San Gabriele et dans les secteurs de Raccodiano.

FRONT ROUMAIN. — L'ennemi abandonne ses tranchées d'avant-postes, au nord-ouest de Sofine.

VENDEDI 5 OCTOBRE

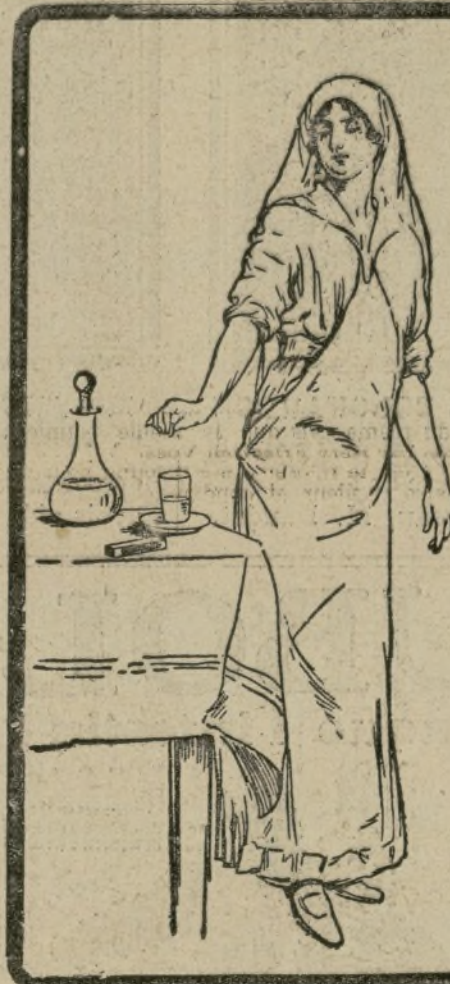
FRONT FRANÇAIS. — Plusieurs coups de main ennemis échouent en Champagne et en Haute-Alsace.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés repoussent des tentatives au nord de Goutzaucourt et dans la région de Lens. 1.416 prisonniers ont été capturés par eux pendant l'attaque d'hier.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens améliorent un point de leur position à l'est de Gorizia.

FRONT RUSSSE. — Des éléments russes prennent d'assaut le village de Noremam, sur le front du Caucase.

FRONT ROUMAIN. — Les Russes rejettent l'ennemi des tranchées qu'il occupait dans la direction de Bouzes.



L'ASPIRINE "USINES DU RHÔNE"

Atténue toujours et guérit souvent

Migraines, Névralgies, Rhumatismes

et tous les Malaises d'un caractère févreux

Elle est en usage dans

TOUS LES HÔPITAUX

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50

En Vente dans toutes les Pharmacies.



L'INSTITUT de BEAUTÉ d'HERBY

(Hôtel Particulier), 43, rue de La Tour-d'Auvergne, 43 (Paris IX^e), est l'ÉTABLISSEMENT LE MEUX ORGANISÉ POUR LES SOINS DE LA FEMME. Visage — Buste — Seins — Gorge — Épaules — Chevelure — Rides — Empatement — Taches de Rousseur — Cloacques — Obésité — Poils superflus — Teints pâles ou couperosés, etc. Résultats admirables. Produits de premier ordre. — Appareils électriques et thermiques uniques.

LES PLUS BELLES FLEURS DE NICE

Expédition par paquets postaux depuis 10 fr. franco

Maison J. PAPASSEUT FILS, 5

Fondée en 1820

14 et 14 bis, rue de la Butte, à NICE

Paniers, oranges et mandarines, avec fleurs d'orange, depuis 6 fr. franco

Envoi contre mandat-poste

La Maison fait aussi des abonn. au mois

EXPÉDITIONS du 15 OCTOBRE au 15 MAI

SAVONS DE MARSEILLE

Savon « Le Pliant », caisses de 50 et 100 kil.

Pour prix et conditions, écrire à la

Savonnerie Provençale, Marseille Saint-Just.

SAVON

blanc Le Pavot, postal 10 kil., 25 fr., mandat, d'av. ou c. remb.

26 fr. M^{lle} MAURIN, Marseille.

ROSELILY

Poudre de Riz LIQUIDE

Absorbe les TACHES DE ROUSSEUR

avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.

Flacons à 4 fr. et 6 fr. M^{lle} P^{re} DETCHEPARE, d'Alger.

Le PERRET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.

VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC

anciennes

Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur

La boîte 5 fr. 50 c. mandat.

FUMEURS !

DEMANDEZ PARTOUT

Les Pipes "MAJESTIC" "LA SAVOYARDE" "GLOIRE DE VERDON"

FUME CIGARETTES Marque E.P.C. en Ivre, Ebène, Iris, Corne, Ambroy, "Méristier de France"

BLAGUES À TABAC "L'ALSACIENNE" PAPIER À CIGARETTES "BLOC LOUIS" V^o 15 c. le cahier

Vente en Gros : E. PANDEVANT, 29, Avenue du Marché, CHARENTON (Seine)

JE GUERIS LA HERNIE

Ch. COURTOIS, SPÉCIALISTE HERNIAIRE

Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS 100, faubourg S^t-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers

EXCELSIOR

Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS 100, faubourg S^t-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers

M. LÉON DAUDET CONTRE M. MALVY AUTOUR DE BOLO : TROIS PHYSIONOMIES



LE DIRECTEUR DE L'ACTION FRANÇAISE CHEZ LE CAPITAINE BOUCHARDON
M. Bouchardon a reçu, hier matin, la déposition de M. Léon Daudet, relativement à l'accusation de trahison que celui-ci a portée contre M. Malvy, ex-ministre de l'Intérieur. L'après-midi, après avoir interrogé M. Landau, il a entendu, de nouveau, M. Daudet.



M^{me} ANDRÉE LUZANGES. — M^{me} MARIE LAFARGUE. — M^{me} BOLO (à droite).
La première est l'amie de l'ex-khédive d'Égypte, Abbas-Hilmi : elle a assisté à une conversation des plus compromettantes de son ami avec Bolo pacha; la seconde nie avoir aidé à la réunion de l'ex-khédive et de Bolo; la troisième vient de quitter Paris. (Phot. H. Manuel.)

URODONAL

dissout l'acide urique

Communications :
Académie de Médecine
(19 nov. 1908).
Académie des Sciences
(14 déc. 1908).



Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

L'URODONAL
réalise une véritable sa-
ignée urique (acide urique,
urates et oxalates).

L'OPINION MEDICALE

Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du la-
vage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discu-
ter, c'est fâcheux; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur.

D^r BEITOUX,
de la Faculté de Médecine de Montpellier.

JUBOL

rééduque l'intestin

Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Vertiges
Entérite

Etablissements
Chatain, 2, rue de
Valenciennes, Paris,
et toutes pharmacies.
La boîte, 1 fr. 50; 30;
les 4 fcs, 20 francs.



Pour rester en
bonne santé
prenez chaque
soir un
comprimé de
JUBOL

JUBOL, régulateur de l'intestin, fixe
une heure constante aux jubolisés.

Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lave-
ments. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors telle-
ment supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin,
qu'elle doit se substituer à toutes : donc il faut juboliser les réci-
divistes de la constipation.

D^r PÉRICION,
de la Faculté de Médecine de Lyon.
Ancien interne des asiles.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désaltant, dissipe
Hâle, Rougeurs, Eruptions, Erythèmes,
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau
au visage claire et unie. — À l'état pur,
il colore, on le sait, Maquage et
Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIÈRE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule
en
TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.

Qualité recommandée : Les Allées. — En Vente dans les
G^{rs} Magasins, M^{rs} de Chaussures, Nouveautés, Sports.
Gros : La Touriste, Paris.

la Blédine
JACQUEMAIRE
farine délicate
est
L'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants
des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent
de l'estomac ou de l'intestin

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
EN VENTE DANS
Pharmacies, Herboriseries, Bonnes Epicerias
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT
Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhodan)

Maladies de la Femme

LE FIBROME

Sur 100 femmes, il y en a 90 qui sont
atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes et
autres engorgements, qui gênent plus ou
moins les fonctions de l'organisme et qui
expliquent les Hémorragies et les Pertes
presque continuelles aux-
quelles elles sont sujettes.
La FEMME se préoccupe
peu d'abord de ces incon-
véniements; puis, tout à
coup, le ventre commence
à grossir et les malaises
redoublent. Le FIBROME
se développe peu à peu,
il pèse sur les organes
intérieurs, occasionne des
douleurs au bas-ventre et
aux reins. La malade s'af-
faiblit et des pertes abondantes la forcent
à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheu-
reuses, il faut dire et
redire : Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous
ayez besoin de recourir à une opération
dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de
votre santé, et sachez bien que, composée
de plantes spéciales, sans aucun poison, la
Jouvence de l'Abbé SOURY est faite exprès
pour guérir toutes les MALADIES INTÉ-
RIEURES de la FEMME : Métrites, Fibromes,
Hémorragies, Règles irrégulières et doulou-
reuses, Troubles de la Circulation du Sang,
Accidents du RETOUR D'ÂGE, Etourdisse-
ments, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Va-
rices, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injec-
tions, avec l'HYGIÉNINE DES DAMES
(1 fr. 50 la boîte, — 0 fr. 30 pour l'impôt).
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve
dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25;
franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr.
franco contre mandat-poste adressé à la
Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.
Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable
JOUVENCE de l'Abbé SOURY
avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits.) 288

LA PERPETUELLE TOUPET-ABSORBATEUR
MARQUE DÉPOSÉE — LA MARGUERITE aux FRANCHES
et son Gilet à l'Étoile
J. CHAUVÉ, Dépositaire,
2 Rue Michel-Chasles, PARIS.

CONSTIPATION Le plus doux, agréable et
efficace des laxatifs :
Comprimés DOZIÈRES (2 frs la boîte fco)
Les exiger bien phar. ou eo. Laborat. Dostères, St-Brieuc, C.-du-N.

FORCES INCONNUES
Avec la
RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre
une personne à votre volonté, même à distance. Dem.
à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 37. GRATIS.

LOUVRE

PARIS

LUNDI 8 OCTOBRE

PARIS

TOILETTES D'HIVER

pour Dames, Hommes & Enfants